

traversés par les querelles et les intrigues politiques que lui suscitèrent certains Souverains d'alors, qui sacrifièrent tout à leur ambition et firent verser à flots le sang de leurs propres sujets pour obtenir une suprématie où leurs intérêts personnels étaient seuls engagés. Mais revenons au Concile du Vatican. Nous avons dit qu'il est le plus grand, quant au nombre, et le plus littéralement universel qui ait encore été tenu. En effet, il comptait, le jour de son ouverture, 803 Pères, c'est-à-dire 135 de plus que ceux de Nicée, de Constantinople et d'Éphèse pris ensemble.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les grands journaux de tous les pays, pour voir combien on se préoccupe des questions qui sont soumises à l'étude et au jugement des évêques. Pour indiquer la nature de ces questions, nous nous contenterons de citer les paroles mêmes que le St. Père adressait à ceux qu'il appelait à délibérer à ses côtés. Nous savons donc que les Pères de l'Église se sont assemblés "pour déterminer ce qu'il convient le mieux de faire en des temps si difficiles et si durs pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi, pour l'honneur du culte divin, pour le salut éternel des hommes, pour la discipline du clergé régulier et séculier, pour son instruction salutaire et solide, pour l'observance des lois ecclésiastiques, pour la réformation des mœurs, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, pour la paix commune et la concorde universelle." Nous avons dit que plusieurs comités étaient déjà organisés, et nous devons ajouter que tous les catholiques de cette Province ont appris avec un légitime orgueil que le nom de l'illustre Archevêque de Québec figure dans un des plus importants.

Parmi les autres nouvelles que le câble transatlantique a transmis touchant le Concile, nous extrayons les suivantes. Le jour de l'ouverture, malgré la pluie, une foule immense s'était échelonnée sur le parcours de la procession et envahissait la grande nef de l'Église St. Pierre. Les tribunes de la Salle du Concile étaient occupées d'un côté par le corps diplomatique, et de l'autre par l'Impératrice d'Autriche, la Reine de Wurtemberg, le Roi de Naples et tous les princes et princesses de la famille royale, le Duc et la Duchesse de Parme, le grand Duc et la grande Duchesse de Toscane. Après la séance d'ouverture, il y a eu, les jours suivants, plusieurs séances des congrégations générales, mais la prochaine session est fixée au jour de l'Épiphanie. On y votera et promulguera les décrets élaborés d'ici-là dans les congrégations particulières du Concile.

En face de ce grand événement qui est destiné à donner son nom à notre siècle, les nouvelles politiques des différents pays de l'Europe paraissent bien pâles et perdent beaucoup de leur importance. Cependant, en France, on s'occupe de former un nouveau ministère, et ce soin paraît être dévolu à M. Olivier, qui devra faire connaître son succès ou son impuissance à la réouverture prochaine des Chambres.

L'Angleterre nous a laissés sans nouvelles importantes encore durant ce mois; là aussi on se prépare, comme en France, aux luttes parlementaires, qui ne se feront pas longtemps attendre. L'Espagne après avoir réprimé l'insurrection cubaine, se trouve cependant dans un nouvel embarras par suite du refus du Duc de Gènes de se laisser placer sur le trône. Les Espagnols en sont donc encore à demander un roi, comme les grenouilles de la fable, cependant tout porte à croire qu'ils se contenteraient d'un Président de République. Quant à la Russie, son monarque voulant mettre en pratique ce dicton populaire : que les petits présents entretiennent l'amitié, le czar a échangé avec l'Empereur d'Autriche des décorations qui seront peut-être *des croix* pour les autres puissances de l'Europe. C'est ce que l'année 1870 nous apprendra probablement.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil rétrospectif autour de nous, nous verrons ce que nous a donné et surtout ce que nous a enlevé cette année 1869 qui disparaît à son tour. Au milieu d'une tranquillité qui n'a pas été troublée, même par le moindre mouvement de févén, nous avons vu notre beau pays s'ouvrir et se développer par la colonisation, guidée par la main de la Providence qui ne nous a pas ménagé ses bienfaits. Cependant pendant que nous voyions avec plaisir les habitants de la Nouvelle-Ecosse se soumettre à la constitution qui nous régit, nous apprenions que les métis du Territoire de la Baie d'Hudson la repoussait, et tout au contraire des Espagnols qui demandent un roi, ils ne voulaient pas même d'un gouverneur. Mais chacun s'accorde à reconnaître que ce n'est qu'un retard, et qu'on verra, avant longtemps, triompher la voix de la raison, que vont faire entendre les envoyés du gouvernement.

Il nous a fallu dans le cours de l'année enregistrer la mort du Rév. F. D. Porlier, de la Révérende Sœur Ste. Magdeleine, M. Garnot, M. Charles Langevin, M. Norbert Dumas, M. Godfroi Laflamme, L'Hon. Louis Massue, le Rév. Jean Harper, le Rév. E. G. Plante, M. Eudore Cauchon, M. le Grand Vicair J. L. Billaudèle, M. le Dr. Hébert, M. le Dr. Bardy et l'Hon. Philip Vankougnet. Cependant nous devons encore nous associer à la douleur de deux très-respectables familles de notre pays, en déplorant la mort de M. le député Beaudreau et celle de M. D. H. Sénécal. M. Sénécal a été moissonné à la fleur de l'âge, et n'avait que trente-deux ans. A peine sorti du Collège, M. Sénécal se fit distinguer par ses goûts littéraires et lut, dans une séance publique de cette société qui venait de s'organiser, un travail sur Pothier qui lui mérita les éloges de nos jurisconsultes les plus connus. M. Sénécal était encore un des fondateurs de la *Revue Canadienne* et un de ses collaborateurs les

plus actifs. Aussi, nous associant de tout cœur à l'éloge que vient d'écrire le rédacteur de cette Revue, nous ne croyons faire mieux que de nous servir des paroles d'un écrivain qui, l'ayant bien connu, a si bien su l'apprécier. "La qualité des écrits de M. Sénécal, dit-il, était une grande correction de langage et un vif amour de la vérité. D'un caractère indépendant, M. Sénécal était néanmoins d'un commerce plein de charmes et de politesse. Il était sincère dans l'amitié qu'il cultivait avec un très-petit nombre d'intimes. Sans rechercher cette popularité, que tant d'autres veulent acquérir en flattant tout le monde, il l'avait cependant obtenue par sa franchise, sa libéralité et une grande dignité personnelle."

"M. D. H. Sénécal avait ce qui peut rendre un homme heureux ici-bas, talents, goûts artistiques, avenir brillant, alliance riche, amis dévoués, pourquoi faut-il que la mort soit venue mettre brusquement un terme à tant d'espérance." Cette tombe, qui jette dans le deuil la famille d'un des premiers citoyens de Montréal, M. C. S. Cherrier, Chevalier de St. Grégoire le Grand, Membre du Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec, s'est fermée sous les yeux d'un grand nombre d'amis qui reconnaissaient en M. Sénécal un cœur noble et généreux.

M. le député Joseph Beaudreau est mort le 7 octobre dernier après une courte maladie. M. Beaudreau était membre du Parlement avant la Confédération, il représentait le Comté de Richelieu depuis 1861.

Nous avons remis à cette revue quelques notes sur Messieurs Alfred Nettement et Eugène Forcade, dont nous avons appris la mort durant le mois dernier. Nous espérons trouver soit dans l'*Union* soit dans le *Correspondant* quelques nouveaux renseignements sur les dernières années de ces deux littérateurs et journalistes français; mais jusqu'à présent rien n'a paru, et il faut nous contenter de rappeler leurs œuvres à nos lecteurs, notre Vapereau à la main.

Alfred Nettement naquit à Paris en 1805, reçut son éducation au Collège Rollin et débuta, en 1829, par des articles de critique littéraire dans l'*Universel*. Depuis lors, partageant son temps entre le journalisme et ses ouvrages littéraires, il rédigea d'abord, dans la *Quotidienne*, les *Variétés du Lundi* qui eurent beaucoup de vogue, puis abandonnant cette feuille pour cause de dissentiment politique, il fit part de ses écrits tour à tour à la *Gazette de France* et à *La Mode*. En 1848, M. Nettement fonda l'*Opinion Publique*, qui parut jusqu'en décembre 1851. Dans cette feuille, il défendait tout à la fois le principe de la légitimité et ce qui lui semblait acceptable des réformes de 89. Envoyé à l'Assemblée Législative par le Moribidan, il fit partie des représentants qui se réunirent, lors du Coup d'État à la mairie du Xe arrondissement et fut incarcéré. Il ne profita plus de sa liberté que pour envoyer quelques correspondances à la *Revue Contemporaine* jusqu'en 1855, temps où ce recueil changeant ses vues politiques en même temps que sa rédaction, M. Nettement lui retira sa collaboration pour la partager tour à tour entre le *Correspondant* et l'*Union*.

Les travaux littéraires de M. Nettement qui ont contribué le plus à sa réputation sont : l'Histoire de la Littérature française sous la royauté de Juillet; l'Histoire de la Révolution de Juillet; l'Histoire de la Littérature française sous la Restauration; Mémoires sur la Duchesse de Berry et Souvenirs de la Restauration. M. Nettement mettant au service des principes qu'il défendait ses talents littéraires, publia souvent des brochures que tout le monde se disputait, c'est ainsi qu'en 1860, en réponse à une brochure intitulée *le Pape et le Congrès*, il publia l'*Appel au bon sens, au droit et à l'histoire*. Dernièrement encore, nous publions dans ce journal un article signé *Alfred Nettement*, sur les trois La Roche-Jaquelin : nos lecteurs ont pu admirer comme nous la noblesse des idées et l'élevation des sentiments qui respiraient dans cet article. Cette noblesse et cette honnêteté du caractère, Alfred Nettement n'a cessé de les montrer que lorsque son cœur a cessé de battre, que lorsque son nom est venu se joindre à la longue liste des hommes remarquables que la France littéraire pleure cette année.

Quant à M. Eugène Forcade, voici en quels termes la *Revue des Deux-Mondes*, dont il était un des plus actifs collaborateurs, déplore sa perte :

"Nous venons de perdre, des suites d'un de ces coups funestes de la destinée, notre collaborateur, notre pauvre ami, Eugène Forcade. Il a achevé de vivre ces jours derniers; en vérité, depuis près de deux ans, il n'était plus de ce monde; il avait reçu l'irréparable blessure, il était tout entier au malheur de se survivre à lui-même. Nous nous souvenons encore de ce cruel moment où, revenant d'Italie il y a vingt mois, il nous apparut tout-à-coup, portant déjà dans le regard le signe des grands naufrages de l'intelligence. Il se trouvait donc brusquement arrêté dans cette carrière de la politique, où il était fait pour briller. Ce n'est point à tous ceux qui l'ont suivi si longtemps de leur sympathie dans ces pages où il prodiguait l'éclat de son talent, ce n'est point à ceux-là que nous devons dire ce qu'il y avait dans cette nature de dons heureux, de raison ferme et sensée, de verve ingénieuse et piquante, d'élevation unie à la connaissance précise des affaires. Eugène Forcade était certainement un des esprits politiques les mieux doués, une des intelligences les plus libérales de notre temps."

M. Forcade était né à Marseille en 1820, il y fonda, en 1837, le *Sémaphore*, qu'il rédigea jusqu'en 1840. Alors, il vint à Paris où il débuta